

Eloge funèbre de Georges Frêche

**Ancien Maire de Montpellier
Président de l'agglomération montpelliéraine
Président du Conseil régional Languedoc-Roussillon**

**Prononcé par Gérard Collomb,
Sénateur-Maire de Lyon
Président du Grand Lyon**

Cathédrale Saint-Pierre de Montpellier

Mercredi 27 octobre 2010

Madame,

C'est avec beaucoup d'émotion que je prends ce matin la parole pour rendre hommage à Georges Frêche. La mort dimanche vous a ravi un mari, un père, un ami, le Président de votre agglomération, le Président de votre région. Je veux d'abord m'incliner devant votre douleur et vous faire part de notre amitié.

La mort a emporté Georges dimanche alors qu'il était au travail dans son bureau du conseil régional. Et depuis dimanche, l'immense foule qui s'est réunie ici, manifeste que c'est toute une cité, toute une région, qui sont en deuil. Sans doute comprend-on mieux ce que Georges Frêche nous apportait.

Georges n'aimait pas, on le sait, les propos convenus et je n'aurai donc pas ce matin de propos convenus.

La dernière fois où j'ai vu Georges Frêche, c'était le 23 février dernier alors que j'étais venu lui apporter mon soutien face à des attaques que je profondément injustes. J'étais venu surtout apporter mon témoignage. Il est vrai que la vision du monde que pouvait avoir Georges Frêche dérangeait. Elle dérangeait comme celle de tous ceux qui osent, de tous ceux qui tranchent, de tous ceux qui ont le courage de dire tout haut ce que les plus avisés murmurent parfois à voix basse.

Oui, Georges Frêche était un provocateur. Mais pour reprendre la phrase de Berthold Brecht, la provocation, c'était pour lui « *une façon de remettre la réalité sur ses pieds* ». Alors, parce qu'il était cela, Georges Frêche avait été attaqué, dénigré, jusqu'à l'excès. On avait voulu voir en lui un autocrate, un féodal de province, un raciste, un homophobe. J'avais souhaité alors témoigner de ce qu'était Georges Frêche, dire ce que j'avais pu voir de lui, ce que je

connaissais de lui, ce que connaissaient ses amis, les habitants de cette ville, de cette région, qui était aux antipodes de la caricature que l'on faisait de lui.

Georges Frêche et les Harkis...

Je me souviens que lorsque j'étais jeune député en 1981, j'avais été rapporteur du budget des rapatriés et que j'avais été amené à défendre plus particulièrement les droits des Harkis. Georges Frêche avait été à cette époque un des plus ardents à soutenir leur cause à l'Assemblée nationale, avec détermination, avec passion ! Et je savais que Georges pensait qu'on avait ignominieusement abandonné en Algérie des Harkis à leur sort. Il aimait profondément les Harkis qui avaient donné leur vie pour un engagement qu'hélas, souvent, on n'avait pas tenu.

Georges Frêche antisémite ?

J'avais accompli avec lui en 1982 une mission en Israël en une époque où il plaidait déjà avec fougue pour le droit à la sécurité de l'Etat hébreu. Pendant ce voyage, avec la culture historique qui était la sienne, il m'avait expliqué combien il était fasciné par l'Histoire du peuple Juif, par sa capacité à surmonter le malheur et à faire vivre sans cesse une nouvelle espérance ! Il m'avait dit son admiration pour ce peuple Juif...

Alors, Georges Frêche antisémite ? C'était aux antipodes de sa pensée.

C'est de tout cela que je voulais témoigner. Je voulais aussi marquer mon respect, mon admiration, pour l'œuvre qu'il avait accomplie.

Georges était un homme de gauche. Il en avait été un des pionniers dans les années 70, en une époque où rien ne laissait présager que la gauche ne puisse jamais l'emporter. Il n'était pas de ceux qui suivaient. Il était de ceux qui construisaient. Il avait d'abord implanté le PS dans cette terre du Languedoc et d'abord dans la ville de Montpellier à force de travail, à force d'enracinement local, à force de contacts, à force d'amitiés nouées avec les habitants de la ville.

Socialiste, il l'était par ses racines familiales. Par sa mère qui sans cesse lui racontait Jaurès. Il l'était aussi par l'immense culture politique qui était la sienne, qui lui faisait embrasser ce que parfois on ne comprenait pas, dans un même mouvement toute notre histoire, celle du bassin méditerranéen et celle de cette région dans une sorte de gigantesque fresque historique.

C'est vrai. Son socialisme n'était pas un socialisme du dogme ! Il le voulait au contraire un socialisme du peuple. Ses concitoyens, Georges Frêche les connaissait dans leur diversité : diversité des origines, diversité des situations sociales. Il en connaissait les drames passés ; il en connaissait les espérances futures et il les aimait dans leur différence, s'attachant à rassembler plutôt qu'à rejeter. Il se voulait ouvert aux petits, à ceux qui étaient modestes, humbles et par contre il était totalement rétif aux attitudes de cour. Il se posait donc comme le représentant de ceux d'en bas et cela irritait quelquefois à Paris.

C'est sans doute pour cela que Georges ne fut jamais ministre, lui le rebelle des années 60, le révolté, parce qu'on voulait l'obliger à se fondre dans un moule dans lequel il ne voulait pas se fondre au risque de perdre son âme. Il disait donc ce qu'il pensait et il le disait haut et fort ! Avec ses mots à lui, des mots rudes mais qui à la base sonnaient souvent justes.

Je suis de ceux qui regrettent qu'il n'ait pas pu apporter au niveau national ce souffle qu'il avait apporté à votre ville, Montpellier et à votre région le Languedoc Roussillon. Car, quel élan ! Georges a véritablement révolutionné votre ville, il l'a littéralement tirée de l'anonymat pour en faire *Montpellier la surdouée*.

On voit, quelquefois, moins bien les choses quand on est près. Mais je peux vous certifier que de l'extérieur, l'élan donné à Montpellier apparaît à chacune et à chacun, à tous les Maires de France comme véritablement extraordinaire.

Oui, Georges Frêche avait une vision pour sa ville : *Montpellier la surdouée*, championne de l'économie de la connaissance. Il avait compris qu'il fallait rentrer dans cette économie nouvelle, dans cette économie des technologies nouvelles, que c'est comme cela que l'on assurerait demain de l'emploi. Il avait su que par l'architecture on peut transformer une ville, lui donner une image dans le monde. Il avait su penser que la culture était un élément essentiel, qu'il était important aussi pour une ville d'avoir des équipes de haut niveau. Que c'était tout cela, lié ensemble, qui faisait une grande ville !

Parce que Georges Frêche voyait loin. Il savait qu'on ne pouvait réduire Montpellier, – Montpellier historique ! – qu'il fallait aller vers la construction d'une grande métropole, qui ferait qu'allant jusqu'à la mer, elle serait une des grandes villes de ce bassin méditerranéen ; parce qu'il avait une conscience profonde de l'évolution de notre monde. Parce qu'il savait que dans un monde globalisé, il faut effectivement émerger, avoir une image si l'on veut encore pouvoir demain exister.

Alors il allait toujours plus loin. Président de la Région, il avait ouvert ses ambassades à travers le monde. Quelquefois cela l'avait fait considérer comme

ayant des ambitions mégalomanes. Mais ne pas avoir ces ambitions-là, cela aurait été condamner Montpellier, sa région Languedoc-Roussillon à régresser.

Georges était ouvert sur le monde.

J'étais venu le 23 février. Il y avait beaucoup de journalistes, beaucoup de caméras, et chacun attendait le petit mot qui pourrait faire le titre du 20 heures. Ce jour là, il avait consacré son propos à l'économie. Il avait fait un topo sur l'économie absolument extraordinaire, expliquant comment il allait encore conforter les industries technologiques dans sa ville, comment il allait attirer un certain nombre d'entreprises étrangères. Visiblement les journalistes étaient déçus. Et puis, il sortait, il y avait un petit muret. Il me dit « *Gérard, viens t'asseoir ici* ». Il commence à parler, à parler librement, sans ses notes. Et je voyais les journalistes disant « *Cette fois ci, c'est bon, il va nous dire quelque chose qui va faire le 20 heures !* » Mais ce n'était pas du tout ce qu'ils attendaient : Georges s'était lancé dans une réflexion sur l'évolution du monde actuel, il avait souligné cette montée des pays émergents et se demandait comment notre pays, comment la France, comment des régions comme la vôtre pouvaient trouver leur place dans cette mondialisation. Il le faisait avec optimisme parce qu'il pensait que la pensée est toujours plus forte que toutes les contraintes et qu'à condition de mettre des énergies en mouvement on peut toujours progresser !

Et puis comme l'a dit tout à l'heure Monsieur Dugrand, il avait eu une pensée sur le choc des cultures. Dans ce monde où les populations s'entremêlent, comment faire en sorte de rapprocher les gens les uns des autres. Comment faire pour qu'il puisse y avoir une ouverture à l'autre sans le ressentir comme une frustration de soi ? C'était une question qui le taraudait fondamentalement.

Je voyais des journalistes qui étaient venus pour le Frêche caricatural et qui tout d'un coup découvraient un autre homme. Ils étaient à la fois déçus par leur sujet mais en même temps admiratifs pour celui qu'ils découvraient.

Voilà, Georges s'était levé, s'était en allé, plié sur sa canne. Je pensais, en le voyant partir, à une phrase de Jean Jaurès sur le courage. Parce que Georges était un homme de courage : Jean Jaurès disait : « *Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques.* »

Georges était un homme de courage !

Vous Madame, vous, ses filles, vous les habitants de Montpellier, vous les habitants du Languedoc-Roussillon, vous pouvez être fiers de Georges Frêche et rappeler sans cesse sa Mémoire !